

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 60 (1922)  
**Heft:** 48

**Artikel:** Facétieux  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-217611>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

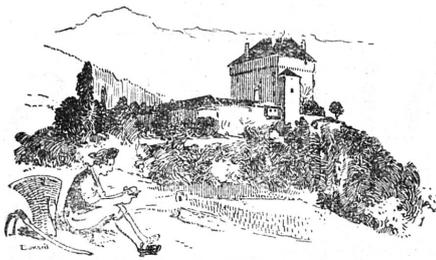
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## LE BLAIREAU

Récit de chasse.

Il aimait à raconter cette histoire, le soir, à la pinte, quand la bise souffle dehors sur la route et que les volets claquent brusquement contre les murs crépis à la chaux. Assis près du poêle, sur un tabouret de fayard, il posait d'abord ses coudes sur la table, allumait sa vieille pipe de merisier et, le chapeau rejeté en arrière, lequel découvrirait son abondante chevelure blanche, il parlait de sa voix lente, un peu voilée — une de ces voix comme en ont ceux qui savent beaucoup de choses. C'est qu'il était vieux, bien vieux maintenant. Il allait sur deux cannes à cause de ses rhumatismes qui lui étaient venus parce qu'il avait trop parcouru, au temps de la chasse, les prés chargés de rosée ou parce qu'il avait peut-être trop posé de nuits à l'affût.

« Voilà, commençait-il — tandis qu'au tour de lui on se penchait pour écouter — voilà, c'était il y a bien longtemps, alors que le village était tout entouré de vignes. Dans ce temps-là, on n'arrachait pas nos beaux vignobles pour ensemençer des champs de luzerne ou pour construire des villas, comme à présent. Rien ne nous cachait la vue sur le lac. De toutes nos maisons campagnardes, on avait toujours sous les yeux sa belle nappe tranquille, tandis que derrière soi, au-delà des vergers et des prairies, le Jura profilait sa ligne bleu-sombre qui fermait l'horizon. Il n'y avait ni belles routes, ni poteaux électriques. Seulement des chemins tortueux, coupés de ravins. Et il n'était pas rare de voir, au clair de lune, les renards s'approcher des habitations.

C'est qu'on aimait la chasse, dans le vieux temps, on l'aimait bien plus qu'à présent et le plus grand bonheur d'un gamin de quinze ans, c'était d'aller à l'affût, par une belle nuit d'octobre, quand les brumes descendent lentement sur le village au moment où rentrent les troupeaux. Un grand silence envahit les campagnes et, tandis que les heures sonnent au clocher, on voit apparaître les premières étoiles.

Il y avait longtemps que je cherchais une occasion d'aller à l'affût. Mon père possédait un beau fusil à deux coups. Or, chaque fois qu'il revenait de la chasse, il le suspendait à la paroi. Oh ! comme je le regardais, ce fusil ! Quelquefois je le prenais pour le plaisir de l'appuyer contre mon épaule, je pressais la détente, sachant bien que le fusil n'était pas chargé, puis je le remettais bien vite en place. Tandis que mes camarades s'en allaient déjà à travers champs et bois pour abattre le gibier, moi je n'avais jamais quitté la maison avec un fusil en bandoulière. Je portais déjà de grands pantalons puisque j'avais communiqué à Paques ; malgré cela mon père refusait toujours de me prêter son fusil de chasse. Aussi vous pouvez croire si mes camarades se moquaient de moi !

Un jour, n'y tenant plus, je leur dis :

— Moi aussi je veux aller à l'affût ; dites-moi seulement où je dois me poser et vous verrez si j'ai peur !

— Eh bien ! me répondit Alfred — vous l'avez tous connu le grand Alfred qui est parti pour l'Amérique il y a une quarantaine d'années — eh bien ! qu'il me dit, va à l'affût dans les vignes des Abbesses, il paraît que tous les soirs il y a un énorme blaireau qui s'y promène et qui mange toutes les belles grappes.

J'hésitai à dire oui, parce qu'un sentiment de crainte me saisit soudain à l'idée d'être seul, dans la nuit. Alfred prit-il mon hésitation pour de la peur, je ne sais ? Cependant il se mit à me railler en présence de mes camarades, aussi, par va-

nité, je m'empressai de déclarer que le soir même je serai à l'affût dans les vignes des Abbesses.

Ce jour-là, mon père était absent. J'en profitai pour mes préparatifs afin que ma mère ne s'aperçoive pas de mon départ. Je portai le fusil de chasse dans ma chambre et, à l'heure convenue — neuf heures du soir — je descendis par la fenêtre. N'osant traverser le village, je pris le sentier qui, à travers champs, conduit à l'église. Il faisait très sombre, je cheminai lentement, me baissant pour ne pas être vu, quand j'aperçus la masse sombre de l'église. Je vis le porche qui se détachait en noir sur la muraille grise. Brusquement je m'arrêtai. Était-ce une illusion ? Je ne sais. Je crus distinguer la silhouette d'Alfred. Ce n'était qu'une ombre qui passait contre le mur. L'instant d'une seconde et la silhouette avait disparu. Je longeai le mur du cimetière, me dissimulant le plus possible et, par moment, il me semblait que je courais. La peur, la peur irraisonnée s'emparait de moi ; je sentais quelque chose de drôle qui envahissait tout mon être. Mais aussitôt je me ressaisis car mon honneur était engagé. Je marchais d'un bon pas et je sifflais un air pour me donner du courage.

A cette époque, aucune route ne passait près des vignes des Abbesses. Il y avait déjà la maison de la grande Alice — vous l'avez tous connue la grande Alice qui faisait, bon an mal an, dix-huit litres d'huile de noix sans avoir jamais possédé un seul noyer. C'était une maison délabrée, avec, en prolongement, une haie de noisetiers.

J'arrive dans les vignes, j'escalade le mur et je m'installe près du terrier d'où, chaque soir, le blaireau mystérieux sort pour manger le raisin. A cette heure, il devait être sorti. Du moins, c'est ce que je croyais, aussi devais-je attendre son retour. Je m'assis sur une pierre et je pris mon fusil que je serrai nerveusement.

Une demi-heure passa. Je commençais à m'assoupir quand brusquement j'entendis un froissement de branches. Il me semblait que quelqu'un voulait traverser la haie, et même je crus distinguer des chuchotements. Mais, peu à peu, tous ces bruits disparurent. Au moment où j'étais complètement rassuré, j'entendis un drôle de miaulement, un de ces miaulements prolongés qui sont de véritables cris de douleur. Je fus tellement saisi de frayeur que je laissai tomber mon fusil. D'un bond, j'escaladai le mur. Au lieu de suivre le sentier, je pris dans la direction du cimetière que je traversai au pas de course. Je ne m'arrêtai qu'à l'entrée du village. Comme j'arrivai devant l'auberge et que je commençai à rassembler mes esprits, j'entendis de grands éclats de rire. Sans doute, on se moquait de moi. Du coup, je rebrous-sai chemin et repartis aussi lestement que j'étais venu.

Résolument, je repris ma faction devant le terrier du blaireau. Le ciel commençait à se décolorer. Un petit air de bise faisait frissonner les feuilles, et les premières étoiles apparurent. Bientôt j'aperçus un mince croissant de lune qui se profilait au-dessus de la haie.

Cette fois, me disai-je, plus d'hésitation, le blaireau va rentrer ; tu vas pouvoir faire feu. Et une idée me donnait du courage. Je me voyais, rentrant au village, portant mon gibier comme tous les bons chasseurs, et j'entendais déjà les propos flatteurs des bons villageois.

Comme j'en étais là de mes réflexions, j'entendis de nouveau un miaulement, mais lointain, étouffé. Puis, tout à coup, un animal, dont je ne pouvais mesurer, d'un coup d'œil la grosseur, à cause de l'obscurité, traversa la haie et passa à portée de mon fusil. Sans hésiter, je fis feu. L'écho répercuta, très loin, le bruit des deux coups qui venaient de partir dans la nuit. Je cherchai le gibier, mais je ne trouvai rien. Alors, pour ne donner l'alarme à personne, je rentraï, comme j'étais venu, par le sentier, à travers champs.

Le lendemain, à la première heure, je pénétraï dans les vignes des Abbesses pour chercher mon blaireau. Comme j'arrivai devant la haie des noisetiers, je vis la grande Alice, debout sur le mur qui brandissait un gourdin, menaçante. En m'invectivant, elle secouait sa tête de vieille chouet-

te empaillée tandis que, de la main gauche, elle soulevait, par la queue, son gros chat jaune sur le ventre duquel je remarquai une tache de sang.

Alors je compris ma méprise. Je compris que mon blaireau n'était autre que ce pauvre chat, déjà raidi par le froid de la nuit. Et je m'en allai, tête basse, « comme un renard qu'une poule aurait pris. »

Ayant raconté cette histoire, il ralluma sa pipe et vida son verre. Il parlait lentement et ses phrases étaient coupées de longs silences.

Jean des Sapins.

Facétieux. — Un de nos meilleurs chauves, qui le premier blague sa calvitie, arrive chez son coiffeur pour faire « rafraîchir » le peu de cheveux qui lui restent.

— Ferai-je toujours la même coiffure à monsieur ? interroge le garçon un brin facétieux.

— Oui, toujours la même... tout en raie !

## LE PARLER NEUCHÂTELOIS

Ses fascicules du *Parler neuchâtelois et suisse romand* de M. Pierrehumbert (Neuchâtel, M. Victor Attinger éditeur) sont toujours attendues avec impatience par les souscripteurs à cette œuvre de valeur.

L'auteur ne se contente pas dans son bel ouvrage de présenter une collection de mots et d'expressions populaires romandes, il les commente par des exemples bien choisis et cherche à en développer l'historique et à présenter les tours de phrases variés que ces mots appellent. Les amateurs de nos traditions historiques y trouvent abondamment à glaner.

Le fascicule IV, dernier sorti de presse, cite, commente et explique des mots de la lettre C. On y trouve de fort jolies expressions. Les amateurs d'anatomie populaire constateront que rotule se dit *copette* ; que *coraille* est un terme général qui comprend tous les organes du cou sauf les os ; il est inutile de traduire aux lecteurs du « Conteur » : *croupion* et *cotson* ; le terme de *cras*, moins connu, est une croûte brunâtre qui couvre le sommet de la tête des enfants sales et mal soignés ; *crotelé* (dans le canton de Vaud on dit plutôt *cretollé*) est un adjectif qui signifie : marqué de variole, grenu.

Il y aurait de jolis chapitres à écrire en extrayant du bel ouvrage de M. Pierrehumbert les termes employés par le populaire, concernant la faune et la flore, mais nous devons nous borner.

Nous savons qu'une œuvre comme le *Parler neuchâtelois* n'est jamais terminée, oserions-nous signaler à l'auteur, pour une prochaine édition les mots : *coppon* sorte d'écuelle de bois dans laquelle on dépose la pâte du pain ; *cormoran* pour portefaix, jadis usité à Lausanne et encore employé à Genève ; *coucon* qui désigne un petit pain ; *cougne* qui se dit d'une réunion de personnes dans un espace trop étroit ; *cougnarde*, purée de fruits cuits ; *couionner*, ennuyer ; *couler* (la lessive) ; *covasson*, larve de mouche ; *crapin*, avare ; *crazel*, petit homme trapu ; *creniaule*, cartilage (du pavillon de l'oreille) ; *cribteille* oiseau de proie nocturne ; *crie*, boisson alcoolique ; *croise*, coquille de noix ou d'œufs ; *cruche*, boule, récipient rempli d'eau chaude destiné à bassiner un lit. La *Dame* désignait jadis le 2 février, on payait un terme à la *dame* ; le *dari* est le sifflement du vent par des portes et fenêtres qui ferment incomplètement ; *dégobiller*, signifie vomir ; *démériter*, terme employé fréquemment en temps d'élection ; un député qui n'a pas *démérité* est un député plutôt passif, inodore, qui n'a rien fait... contre le gré de ses électeurs ; *Déniouler*, c'est s'étirer les membres ; une enfant du sexe féminin est couramment appelée un demi-batz ; *déssaquer*, c'est sortir péniblement de l'argent de sa bourse, payer ; *dèrtin*, bruit insolite, etc., etc.

Nous savons que ces mots sont purement vaudois, mais nous lisons aussi dans l'ouvrage de M. Pierrehumbert quoique *neuchâtelois*, est aussi suisse romand ; c'est pour cela que nous ne voulons pas lui faire une querelle... d'allemand pour avoir omis quelques expressions peut-être trop locales.

Mérine.